
Immigration et intégration à Grenoble : l'exemple de la Viscose et de sa cité ouvrière

Yves GENET *

**Une usine quasi-symptomatique
de l'immigration de travail dans
l'agglomération : les conditions y
étaient telles qu'elle a tourné à 90%
avec de la main d'oeuvre immigrée.
A l'intérieur de la cité ouvrière
cependant, une vie, une culture, une
citoyenneté se sont organisées.**

La Société Nationale de la Viscose ouvre en 1927 sa première usine à Grenoble, à la limite d'Echirolles où elle édifie simultanément une cité ouvrière. Cette usine embauche en quelques années un millier de salariés, dont la moitié de femmes. Le personnel travaille dans «une ambiance éprouvante», des «conditions de sécurité précaires», une «atmosphère saturée d'humidité», un vacarme «qui rend sourd le personnel de la filature», une «odeur insupportable qui imprègne les vêtements» (1). Les maladies professionnelles, des conjonctivites aux ulcères de l'estomac, sont fréquentes selon l'ancien médecin du travail, et les accidents de fonctionnement peuvent provoquer de graves intoxications. On comprend ainsi que l'usine soit évitée par la population autochtone dans cette période de plein emploi, et même encore après le renversement de conjoncture des années 30. D'où une main-d'œuvre ouvrière assurée à 90% par l'immigration. C'est un pourcentage analogue à celui de l'électrochimie de la Maurienne et de l'Oisans, mais bien supérieur à celui de tous les autres établissements industriels de l'agglomération grenobloise, y compris l'autre grande usine chimique, celle de Progil à Pont de Claix (2). Dans l'économie de plein emploi de l'Après Guerre, l'effectif du personnel se maintiendra encore pendant vingt ans à plus de mille salariés (désormais à large majorité masculine), travaillant dans des conditions d'hygiène et de santé qui ne se sont que très progressivement améliorées. Le recours à l'embauche de travailleurs immigrés continue à permettre seul le fonctionnement d'un tel type de fabrication en France.

Itinéraires viscosiers

Mais à l'issue de quels itinéraires ces travailleurs entraient-ils donc à la Viscose ? En fait celle-ci a tiré

* Membre de l'Association pour le Patrimoine et l'Histoire de l'industrie en Dauphiné, Grenoble

profit, d'une part de sa capacité de grande entreprise (3) à organiser son bassin de main-d'œuvre dans le cadre de l'Europe puis de l'Afrique du Nord, d'autre part de son implantation dans un milieu urbain à population étrangère nombreuse, assurant un recrutement de proximité complémentaire.

D'un côté, elle a dès ses débuts procédé à des importations sur contrat de travailleurs, notamment des Hongrois qui représentent le tiers de sa main-d'œuvre en 1931 (voir plus loin le récit de Madame Baudies). Des procédures de même type, mais s'appuyant sur des méthodes de sélection plus sophistiquées, seront reprises après guerre comme nous le montre l'interview de Monsieur Moesch, responsable de ce recrutement de 1949 : *«J'allais sur place dans le pays d'origine, particulièrement au Maroc, mais parfois jusqu'en Iran. J'emportais des contrats laissés en blanc, que je remplissais sur place. Nous entrions en contact, soit par annonces publicitaires, soit par des contrats négociés entre les patrons, l'Office national d'immigration français et les pays concernés : l'Office d'émigration de Belgrade par exemple. Sur place, j'essayais d'évaluer les capacités d'insertion dans l'usine des volontaires. Les critères étaient les suivants : je vérifiais s'ils avaient été scolarisés, en leur faisant écrire leur nom sur une feuille blanche : j'observais s'ils gribouillaient un mot tout petit ou s'ils remplissaient la page : dans ce dernier cas, cela pouvait signifier qu'ils avaient besoin de place, d'évasion, chose qui n'était pas à priori favorable, vu le travail demandé à la Viscose ! ... Je vérifiais leur taille, élément important pour tel ou tel poste de travail : devant telle machine, il ne faut pas être trop grand, ni trop petit ... Je vérifiais s'ils avaient des gestes dissociés, et s'ils étaient aptes au travail routinier : étant donné la monotonie des tâches qu'ils auraient à exécuter à la Viscose, c'était un critère fondamental ! »* (4).

Mais d'autre part, à côté de ces arrivages massifs et aussi planifiés que possible, l'usine renouvelle continuellement ses effectifs sur place. « Il y a la queue tous les matins à l'entrée : chaque jour, des gens s'embauchent et se débauchent ». Et ce qui assure ce « turn over », c'est le vivier de la population grenobloise d'origine étrangère et ses mécanismes d'importation des cousins et des amis. Plus précisément avant guerre ce sont des Italiens (le tiers environ de la main-d'œuvre), provenant des sites classiques pour Grenoble (Corato) mais aussi de villages liés spécifiquement

à la Viscose, San Léo dans les Marches, Quinto en Vénétie. Dans les dernières années de l'usine, ce sont dorénavant des Algériens, dont Monsieur Brahamia est un parfait exemple par son origine constantinoise, sa mobilité, géographique et professionnelle dans sa jeunesse et par son enracinement ultérieur dans la Viscose et à Grenoble.

L'intégration des immigrés dans l'usine et la cité de la Viscose

Précisément l'interview de Monsieur Brahamia et quelques autres publiés dans «Mémoires de Viscosiers», complétés par les recherches de Madame Gazania, permettent de répondre en partie à la question suivante : comment ces ouvriers immigrés de la Viscose, ou du moins ceux qui ont fait plus qu'y passer, ont-ils été intégrés à la société industrielle ? Certains l'ont été par l'autorité patronale qui leur a accordé assez rapidement des promotions dans la pyramide hiérarchique des ateliers (5) et a su les imprégner de son idéologie productiviste : ainsi Madame Baudies, d'après ses souvenirs reproduits plus loin.

D'autres se sont intégrés par contre à la classe ouvrière, en participant à l'action militante et au syndicalisme, mais pour la plupart assez tardivement. Selon le témoignage de Madame Baudies, n'étaient-ils pas, lors de leur embauche, menacés de mise à pied et d'expulsion du territoire français, en cas de militantisme syndical ? Cependant, un militant communiste hongrois, Bela Lazarovits, est envoyé en mission à Grenoble en 1929 et entre en relation avec ses compatriotes de la Viscose. «Le groupe qu'il constitue s'étouffe progressivement. En 1936, la Viscose, comme la plupart des entreprises grenobloises, se met en grève et les Hongrois, comme les autres étrangers, se syndiquent en masse ; une section CGT — réunifiée — se constitue officiellement. Un des principaux animateurs de la lutte est Lajos Maté qui sera tué dans les Brigades internationales en Espagne quelques temps plus tard». (Claude Collin, article cité en note). Après la Libération, la reconnaissance de la liberté syndicale complète aux étrangers semble avoir été progressivement suivie d'effets. Certains d'entre eux participent si activement au violent conflit de 1952 qu'il se traduit par l'expulsion hors de France de 18 Italiens et du placement en camp surveillé de Hongrois et d'Espagnols qu'on n'ose renvoyer. Mais, suivant le chef du personnel, ce n'est qu'en 1983 à l'occasion de nouvel-

les grèves, que les travailleurs étrangers de la Viscose auraient enfin affirmé, cinq ans seulement avant la fermeture de l'usine : « Pourquoi toujours des délégués français alors que nous sommes majoritaires ? » (6). A la tête des sections syndicales de la CGT puis de FO et de la CFTC (!) sont alors élus des militants algériens et marocains. En marge de l'espace de l'usine, mais financées par la politique paternaliste de l'entreprise, puis par son Comité d'Entreprise, des activités de loisir, le club sportif Navis surtout, ont aidé elles aussi l'intégration, notamment celle des jeunes. Deux des principaux animateurs de Navis après la guerre appartiennent à la deuxième génération de Viscosiers, fils d'immigrés.

Enfin quel rôle intégrateur ont joué les relations de voisinage dans les deux cités de l'entreprise, plus particulièrement à la « Cité de la Viscose » ? Y habitait une population de 1700 personnes environ, à l'origine exclusivement composée de familles d'ouvriers immigrés, ensuite de composition plus diversifiée dans son origine et ses activités. On y retrouvait, selon l'ancien médecin de l'entreprise, « tous les problèmes

liés à la cohabitation de nombreuses nationalités et la différence des cultures » « Nous restions groupés par nationalité » reconnaît Madame Baudies, une des premières occupantes, et les mariages interethniques semblent avoir été peu fréquents, même après la deuxième guerre mondiale. Mais précisément, comme dans toutes les situations de ce type, l'accueil par des compatriotes a pu aider les nouveaux venus à s'adapter à la vie française, et d'abord à celle de l'usine.

Deux facteurs ont pu d'ailleurs favoriser la cohésion de la Cité, sans qu'on en mesure bien l'impact :

- La foi catholique est commune à la grande majorité de la population, principalement italienne et hongroise, jusqu'à l'arrivée des Nord Africains après guerre. La Cité n'aura cependant de chapelle qu'en 1946.

- Les réactions xénophobes à l'égard des Viscosiers, de la part tant des Grenoblois que des habitants du village d'Echiroles, ont pu renforcer le sentiment identitaire, celles des jeunes en particulier, les plus stigmatisés.

(suite p.71)

Construction de la cité de la Viscose (1927). (Collection du Musée de la Viscose)



Du bâtiment à la filature...

Mohammed Brahamia : *"Je suis né en 1937 à Constantine sous l'occupation française et j'ai appris le français. A l'école, je n'y suis allé qu'un jour, et puis je n'y suis plus retourné jusqu'à maintenant. C'est à l'armée que j'ai appris un peu à écrire et à lire en arabe et en français ... Heureusement que mes enfants, eux, ont bien appris à l'école. Ma fille a fait deux ans d'université et elle a travaillé dans une société d'assurances et maintenant elle est à la Banque de France ... Depuis que je suis venu en France en 1956, je connaissais Grenoble, nous venions rue Très Cloître pour nous amuser dans des restaurants arabes. Et à Grenoble, il y avait du travail, en 1967 c'était les Jeux Olympiques. J'avais le certificat de ferrailleur coffreur grutier et j'ai été pris comme grutier pour la construction des Trois Tours, je suis resté une semaine, je ne voulais pas rester attaché au ciel, c'était trop haut. J'ai été embauché pour l'estacade du boulevard Foch, je n'y suis resté qu'une matinée, je cherchais le travail le mieux rémunéré. Quand j'en ai eu assez du bâtiment, avec la poussière, le soleil, la pluie, la neige etc., j'ai décidé d'aller à l'usine.*

A la Viscose, c'était la crise : une quarantaine de personnes étaient parties comme ça. Sur cent-quatorze métiers de filature, une vingtaine seulement tournait. Nous sommes venus à cinq Algériens et nous avons tous été pris... J'ai habité au foyer de célibataires qui venait d'être construit sur la route de la Cité. C'était propre, avec le gaz de ville, le chauffage et en bas la cuisine. J'y suis resté presque deux ans et puis j'ai demandé à l'usine un logement, qui m'a été accordé à la cité Beauvert. J'ai pu alors faire venir toute ma famille, j'étais marié en Algérie depuis 1960 et j'avais deux enfants... Je retournais chez moi à chaque vacance, pendant l'été. Ma famille ne m'a rejoint que le 19 septembre 1969. Nous avons eu un F4 car j'avais trois enfants. Nous avons toujours continué à cuisiner à la façon algérienne, et nous trouvons sans difficulté le couscous, la viande, les sauces, dans les commerces français ou arabes. Pour aller à la mosquée, c'est à la rue Très Cloître, sinon celui qui veut faire la prière, la fait chez lui. Pour moi, le Ramadan, celui qui veut le faire peut le faire, rien ne l'en empêche, même s'il travaille de nuit. Je n'ai jamais mangé un jour de Ramadan, depuis que j'ai l'âge de le faire. Quand on travaille de nuit, c'est mieux, parce qu'on peut manger la nuit et se reposer le jour, c'est vraiment dur pour ceux qui travaillent la journée continue : s'ils mangent la nuit, ils ne peuvent pas dormir. La première voiture que j'ai achetée, c'est en 1968, avant d'entrer à la Viscose, une Simca Aronde. Depuis, j'en ai changé plusieurs fois, Simca, Peugeot et même une DS 20 d'occasion : ce fut mon rêve le plus désiré depuis très longtemps. Quel confort, on peut rester dedans pour boire le thé ! ... J'ai sept enfants qui sont nés en France ; nous restons ici avec eux pour les vacances. Mais je les ai emmenés là-bas pour le baptême. J'ai fait une jolie fête à Constantine, chez moi. Comme pour le mariage, c'est une grande fête, il y a deux cents voitures, l'orchestre, on mange énormément, on tire des coups de fusil en l'air, c'est la fantasia, avec des courses de chevaux.

Formé sur le tas, Mohammed a travaillé sur tous les postes de la filature avant de devenir chef de groupe puis adjoint au contremaître jusqu'à la fermeture de l'usine en 1989. Par contre, parmi les Algériens de la Viscose, beaucoup ont accepté de retourner dans leur pays au moment où il y avait des primes, surtout parmi ceux qui vivaient célibataires en France. Moi, quand je serai à la retraite, je ne crois pas que ma famille retournera en Algérie, j'ai déjà trois enfants qui sont installés à Grenoble, mariés, avec des enfants. Mon fils tient un commerce de vêtements à Grand'Place. Effectivement en 2001, Monsieur Brahamia vit toujours à Echirrolles ...

Extrait d'interview réalisé en 1991 pour « Mémoires de Viscosiers »
(Mémoires de Viscosiers, de Patrice Picard, Jean Louis Pelon et Michel Silhol, PUG, 1992, 156 p.)

Quarante ans dans l'atelier de filature de la Viscose...

Rosa Baudies : *"Je suis native de Sarvar en Hongrie : j'étais la neuvième de dix enfants. Nous avons émigré en France en 1929, avec mes deux frères et mes deux sœurs. Ma grande sœur avait deux petits enfants et elle m'a emmenée avec elle car le contrat spécifiait qu'il fallait autant de travailleurs que d'enfants à charge. J'avait 16 ans, l'âge minimum d'embauche. Nous étions recrutés avec un contrat de six mois. Il fallait six cents travailleurs, en deux convois de trois cents, pour les différentes usines de viscose à Izieux, Colmar, Lyon et Grenoble. Nous sommes arrivés par le train à Chambéry et depuis la gare de Grenoble, on nous a déposés en camions à Echirolles, dans la Cité qui n'était construite que jusqu'à la place commerciale. Comme les logements étaient vides et que nous n'apportions pas grand chose, l'usine nous a fourni le matériel de première nécessité : des paillasses, un poêle, une caisse à charbon, une table et deux bancs. Nous avons dû rembourser la moitié du prix. Les deux premiers mois, je n'ai fait que pleurer, car je voulais rentrer en Hongrie. Vous pensez : ils m'avaient enlevé le cartable pour m'envoyer en France. Mais, quand j'ai doublé ma paie et que j'allais en ville acheter de jolies chaussures à talon, des robes à taille basse et des pendentifs en perles, je n'ai plus voulu repartir. Nous avions besoin d'argent pour rembourser le voyage et le matériel fourni par l'usine. Nous ne voulions pas demander d'acompte, car les avances étaient prélevées ensuite toutes les deux quinzaines..."*

Après notre arrivée, nous avons habité la Cité Viscose jusqu'en 1933. Au début, il y avait le problème de la langue. On se comprenait par gestes, tant à l'usine que dans la cité. Nous nous dépêchions d'apprendre le français comme nous pouvions car il n'y avait pas d'interprète. Habitaient à la cité, des Russes, des Polonais, des Italiens ... mais du fait de la langue, nous restions groupés par nationalité ; moi, je n'envisageais pas de me marier avec un autre qu'un Hongrois. C'est ce que j'ai fait en 1932, avec un copain de mon frère ; au bout de ses six mois de contrat à la Viscose, il était parti travailler comme charpentier chez Pascal... Plus tard, bobineuse émérite, elle est envoyée chez des clients pour former leurs ouvrières. Puis elle devient contrôleuse et, après un stage chez Valisère, contre-maîtresse au bobinage jusqu'en 1973.

Les apprentis étrangers voulaient tous venir dans mon équipe, car moi aussi, j'avais appris le métier sans comprendre le français, je savais donc montrer par gestes, avec les mains et les pieds. Le directeur, M. Rouillet, me le disait toujours : « Ca ne fait rien si vous ne parlez pas bien la langue. Dire « un » au lieu de « une », ce n'est pas grave, mais confondre les fils voilà ce qui coûte des millions à l'usine, car alors le client devra rebuter toute la pièce de tissu pour un seul fil mélangé..."

Madame Baudies habite toujours en 2001 la maison que son mari a construite dans le quartier de la Viscose. « Franchement, vous voyez, j'ai bien réussi et je bénis Dieu que ma sœur m'a amenée avec elle en 1929 : quand je vois où est resté mon village en Hongrie, où je suis revenue six fois ces dernières années ! ».

Extrait d'interview réalisé en 1991 pour « Mémoires de Viscosiers »
(Mémoires de Viscosiers, de Patrice Picard, Jean Louis Pelon et Michel Silhol, PUG, 1992, 156 p.)

De l'intégration à la citoyenneté

Dernière question, en guise de conclusion : l'intégration progressive de ces immigrés dans la société industrielle a-t-elle été un facteur favorable à leur entrée dans la nation française ? Pour y répondre, l'approche juridique est importante, mais évidemment insuffisante. A ce point de vue, si tous les enfants des Viscosiers nés en France sont automatiquement français à leur majorité, les naturalisations, ou les acquisitions de la nationalité française par mariage, de leurs parents et de leur aînés n'ont pu être sérieusement étudiées ; leur rythme semble cependant avoir augmenté de 1936 à 1938, puis après 1946.

Restent les témoignages de comportements « citoyens ». A cet égard il est intéressant de noter que quelques jeunes étrangers de la Viscoise s'engagèrent en 1939 pour rejoindre leurs camarades français, dont un militant CGT. Surtout, sous l'impulsion de militants communistes français, mais auxquels se joint en octobre 1941 le Grec Georges Kioulou, l'usine devient sous l'Occupation un centre de résistance. Des immigrés, ouvriers et jeunes du Centre d'apprentissage, participent à ce mouvement et plusieurs seront déportés après la manifestation au Monument des Diables bleus du 11 novembre 1943. Le jeune Vénitien Alméro Miotto, après avoir animé un réseau de jeunesse communistes, gagne, lui, le maquis de l'Oisans, comme le Polonais Lejczak, engagé précédemment à la Légion étrangère. Quant au Hongrois Janos Nemeth, qui a regroupé plusieurs dizaines de Hongrois de l'usine dans une section du MIH (mouvement pour l'indépendance hongroise lié à la MOI), il sera l'un des principaux animateurs de la milice patriotique de la Viscoise à la Libération» (communication de Claude Collin). Ainsi à la Viscoise comme ailleurs, le parti de Maurice Thorez, quels qu'aient pu être ses mobiles, travaille alors activement à la « nationalisation » de la classe ouvrière issue de l'immigration de l'Entre Deux Guerres. Les circonstances seront bien différentes un tiers de siècle plus tard, lorsqu'il s'agira de l'accès à la citoyenneté française d'un nouvel vague de migrants, principalement originaires d'Afrique du Nord ...

(1) Citations des rédacteurs de «Mémoires de Viscosiers » (ouvrage cité en référence plus loin) et de membres du personnel qu'ils ont interviewés.

(2) Sur les travailleurs de Progil, voir J. Domenichino. De la chimie et des hommes. PUG.

(3) Absorbée en 1951 par la Compagnie industrielle des textiles artificiels et synthétiques.

(4) Sur ce thème, cf. le témoignage de Monsieur Moesch dans « Pour que la vie continue » (Ed. du Musée Dauphinois), repris dans ce recueil par l'article d'A. Chaouite sur l'immigration marocaine. Voir aussi, toujours dans ce recueil, l'interview de M. Sakhi, et également l'autoportrait d'un recruteur dans le film de Yamina Benguigui « Mémoires d'immigrés ».

(5) Ces interviews ne contiennent pas d'allusion à des discriminations de nature « ethnique » dans ces promotions, contrairement à ce qu'affirme une victime de telles pratiques dans une usine du Grésivaudan (interview dans Vies Dépliées de Philippe Canet, diffusion Adate). Mais c'est peut être parce qu'ici les Français de souche étaient trop nombreux pour accaparer les promotions. Le récit de Madame Baudies reproduit plus loin montre aussi que l'usine trouvait avantage à posséder des contremaîtres ayant appris à leur arrivée à la Viscoise le langage des signes, qu'ils n'étaient pas encore eux-mêmes francophones.

(6) Notons la quasi simultanéité avec ce qui se passe alors dans les « forteresses ouvrières » de l'industrie automobile parisienne, due peut être à un effet d'entraînement à leur exemple. Les nombreuses études sur ce sujet sont résumées et citées dans l'ouvrage d'Yvan Gastaud analysé dans ce numéro.

Les Sources :

. Patrice Picard, Jean Louis Pelon, Michel Silhol – *Mémoires de Viscosiers*. PUG 1992. 156 p.

. Karine Gazania - *La population de la Cité Viscoise de 1926 à nos jours, ou le processus d'intégration d'une population immigrée et ouvrière à Echirolles*. TER d'histoire économique et sociale contemporaine. Université Lyon II. sd (1994). En consultation au Musée de la Viscoise à Echirolles.

. Claude Collin, "Des Hongrois à Grenoble (1930-1945) Antifascisme et Résistance". in *La pierre et l'écrit*, PUG, 1996.

. Abdellatif Chaouite, article sur l'immigration marocaine et entretien publiés dans le présent numéro.

L'auteur du présent article remercie vivement les auteurs de ces ouvrages et leurs témoins. Il est seul responsable de l'interprétation qu'il en livre ici. Claude Collin a bien voulu relire le texte et suggérer des retouches.

De la gantière italienne au grutier algérien

Le cas de la Viscoise est sans doute exceptionnel par la continuité durant soixante ans sur le même site d'une activité industrielle qui n'a jamais cessé d'employer une majorité de travailleurs immigrés. Cela ne doit pas faire oublier le rôle beaucoup plus général qu'ont joué ces travailleurs dans le développement industriel de Grenoble depuis le début du siècle. En 1960 par exemple, au cœur des Trente glorieuses mais avant l'arrivée massive de Maghrébins, de Noirs et de Turcs, les principales branches industrielles grenobloises employaient déjà de 20 à 30% de main d'œuvre immigrée, des hommes essentiellement dans la mécanique et la construction électrique (Merlin Gerin), des femmes dans le textile et surtout les industries alimentaires (Cemoi, Brun). Cependant, c'est dans la réalisation de la brutale expansion urbaine de cette époque que le rôle des travailleurs immigrés a été le plus important : vieille immigration, italienne en particulier, pour le second œuvre du bâtiment et ses nombreuses petites et moyennes entreprises. Immigration toute récente au contraire, maghrébine en particulier pour le gros œuvre. Son entreprise phare de l'époque, Pascal, emploie en 1960 70% de main d'œuvre étrangère et algérienne : avant de s'installer dans les grands ensembles, les Maghrébins les ont construits.

Bibliographie : Maurice GELMAN – Structure démographique et origine de la population industrielle grenobloise – 36p. in *Revue de Géographie alpine* - 1963